

## Éloge de la lecture et critique de notre temps

Paul-Émile Roy, *La magie de la lecture*, Montréal, Humanitas, 1996, 156 p., 17,95 \$.

Max Roy

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Productions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Roy, M. (1996). Compte rendu de [Éloge de la lecture et critique de notre temps / Paul-Émile Roy, *La magie de la lecture*, Montréal, Humanitas, 1996, 156 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 44–45.

# Éloge de la lecture et critique de notre temps

Pour Paul-Émile Roy, l'humanité ne peut pas se passer des livres, car la lecture des grands auteurs est un rempart contre la médiocrité ambiante.

ESSAI  
Max Roy

LES POSITIONS DE PAUL-ÉMILE ROY en matière d'éducation sont bien connues. *La magie de la lecture* est un recueil d'essais sur le sujet qui lui est le plus cher. Le but de l'auteur n'est pas, précise-t-il, « d'écrire un traité sur la lecture. Il est plutôt d'en parler de façon impressionniste, par touches successives, sans souci de faire le tour du sujet [...] » (p. 14). En rapportant ses expériences de lecteur et d'ex-enseignant, Paul-Émile Roy a produit un livre de convictions et de partis pris non équivoques. Il estime la lecture au plus haut point et il promeut une culture humaniste :

*C'est la magie de la lecture d'étendre la conscience à toutes les époques, à tous les pays, d'introduire à des espaces imaginaires ou réels, de jeter des ponts entre un lecteur et tous les êtres. Grâce à elle, je deviens l'ami ou le confident de Virgile et de Dante, de Cervantès et de Pascal. [...] La lecture fait du lecteur un magicien, un apprenti sorcier qui triomphe du temps.* (p. 27)

Le livre, écrit-il ailleurs, « s'adresse à l'autre intime. D'une certaine façon, il ne s'adresse pas à un lecteur, à un spectateur, il s'adresse à la conscience, à Dieu en personne. » (p. 56) Ne craignant pas le cliché, l'auteur ajoute : « [...] quelle joie de devenir, par la lecture, le confident d'un être supérieur, d'éprouver, en lisant un texte, une espèce d'illumination qui nous fait nous exclamer intérieurement : "comme c'est intelligent !" » (p. 127) Il note, d'une part, un effet de la lecture qui est « entrée en soi », dont il cite pour exemple Pascal lisant Montaigne. L'auteur insiste, d'autre part, sur une fonction distinctive de la lecture qui « nous met à l'écart du brouhaha de la foule » (p. 55) et qui nous « protège des idées toutes faites » (p. 56). C'est, à son avis, un « antidote contre le grégarisme » (p. 61). Comme on pouvait s'y attendre, l'éloge de la lecture a son pendant qui est le procès de notre époque, où la prolifération des imprimés signifie la consommation plutôt que la vie intellectuelle, l'information plutôt que la connaissance. Dans sa défense de la *vraie* lecture, opposée aux « automatismes du marché », Paul-Émile Roy définit la littérature dans son rapport à la connaissance qui *engage* tout l'être. Or, la lecture, de nos jours, lui apparaît dirigée, faussée. « Il est à peu près impossible, écrit-il, de résister au "politically correct" et aux conformismes qui envahissent tous les milieux. » (p. 19) Il pose l'hypothèse que la lecture n'a jamais été autant qu'aujourd'hui dissociée de

la culture, ce qui suppose encore une conception distinctive de la culture que la société moderne ne peut pas encourager. Plus précisément, le « village global » fait obstacle à la liberté et les médias de masse constituent un écran entre le monde et nous, qui dévalorise toute parole et conduit à vivre par procuration.

En l'occurrence, Paul-Émile Roy trouve dans la lecture une réponse aux grands maux de notre civilisation, notamment la superficialité, l'instantanéité, le grégarisme, l'ignorance, le crétinisme et le narcissisme. Selon lui, « [l]a pédagogie du vécu [...] est la transposition à l'école de la démarche narcissique » (p. 39). Cependant, la cible principale de la critique de Paul-Émile Roy est le culte de l'image dont la valeur même est opposée à celle du mot, comme le superficiel au profond, le temporaire au permanent ou le particulier à l'universel. En clair, « [l]'image est autoritaire, le mot est libéral » (p. 112); l'image est instantanée, tandis que le mot « a une histoire. Il est témoin de l'histoire. Il en est l'histoire. Il en est le produit. Il en est le moteur » (p. 112). Dans la civilisation de l'image, d'après l'essayiste, le monde est transformé en spectacle, et le participant, dont la conscience est obnubilée, devient un spectateur sinon un voyeur. Parce que le caractère suggestif de l'image l'emporte sur la qualité, et l'exhibitionnisme sur l'intériorité, ajoute-t-il, « [l]es œuvres les plus médiocres voisinent les chefs-d'œuvre. À la télé, le dernier voyou qui gratte une guitare est mis sur le même pied qu'un grand artiste » (p. 115). Globalement, l'influence désastreuse de la télévision sur les jeunes serait, au dire de Marshall McLuhan, « la plus grande destruction de toute l'Histoire, celle d'une génération entière » (p. 117). Dans le domaine scolaire, en particulier, le culte de l'image aurait miné les fondements mêmes de la pédagogie. À ce propos, Paul-Émile Roy rappelle le modèle humaniste et se réjouit de la volonté actuelle de redonner à la lecture sa place dans l'enseignement. « [S]a conviction, c'est qu'il faut faire l'apprentissage de la lecture dans des textes de qualité [...] dans les grands textes qui ont une valeur permanente parce qu'ils ont ouvert sur la condition humaine des perspectives inépuisables » (p. 133). Dans les faits — ainsi que nous avons pu le constater récemment —, l'application de ce principe dans la réforme de l'enseignement collégial s'est faite au détriment de la culture vivante.

Selon Paul-Émile Roy, « [l]'esprit moderne est étroit » (p. 135) alors que le passé signifie le durable, le permanent, et qu'il permet une cer-



taine sensibilité rejetée de nos jours. L'auteur veut bien reconnaître l'anachronisme de ses positions, mais c'est pour mieux pointer la médiocrité ambiante : « Évidemment, je ne suis pas de mon temps qui met tout sur un même pied, le voyou et le créateur, le flagorneur et le penseur, le cabotin et le prophète. » (p. 140) Il écrit encore : « [...] j'essaie de ne pas céder au crétinisme. Quand je lis Sophocle, Virgile, saint Augustin, Pascal, Rousseau, Baudelaire, Valéry, Claudel... les trois quarts des programmes de télévision me semblent débiles. » (p. 140) De ce point de vue, le présent paraît futile, et la programmation télévisuelle insignifiante. La généralisation concourt à cette impression, laquelle ne doit pas faire oublier que l'univers de références ici convoqué est entièrement tourné vers le passé et l'ailleurs.

Ce plaidoyer en faveur de la lecture n'apporte rien de neuf et il est à se demander si sa naïveté, eût-elle la grâce de la passion, permet d'ignorer une critique courante de la vie moderne. En plus d'une rhétorique usée, l'auteur n'évite ni les lieux communs ni la banalité, comme dans ce passage où il est écrit que « [l']homme va ressembler de plus en plus à un robot » (p. 47), ou encore dans celui-ci : « Quand je m'installe dans mon fauteuil, un bon livre à la main, j'ai le sentiment de me retirer à l'écart du monde, comme celui qui s'en va dans son chalet au bord d'un lac, au fond de la forêt. » (p. 35) Il faut déplorer également plusieurs coquilles dans ce livre. À certains endroits, fort heureusement, Paul-Émile Roy propose des lectures d'œuvres. Ses quelques observations sur Chateaubriand, sur Montaigne, sur Pascal et sur Proust sont plus convaincantes, non tant pour leur profondeur que pour le sujet qui s'y fait entendre. On y découvre l'amateur de livres. On y trouve aussi le lecteur en action, avec ses souvenirs et ses attentes, sa sensibilité et sa lucidité. Ces quelques pages recèlent bien un peu de magie. ☞



# XYZ

La revue de la nouvelle

**1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)**  
 INDIVIDU INSTITUTION  
 Canada 20 \$ Canada 25 \$  
 Étranger 25 \$ Étranger 30 \$

**2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)**  
 INDIVIDU INSTITUTION  
 Canada 35 \$ Canada 45 \$  
 Étranger 45 \$ Étranger 55 \$

**3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)**  
 INDIVIDU INSTITUTION  
 Canada 50 \$ Canada 70 \$  
 Étranger 70 \$ Étranger 80 \$

N° 48 • TACHES

---

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Tél.: \_\_\_\_\_

Ci-joint:  Chèque  Mandat postal  
 MasterCard  Visa

No \_\_\_\_\_ Exp. \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_ Date \_\_\_\_\_

---

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
 Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37



# n o u v e a u t é s

Leslie Smith Dow  
traduction Hélène Filion

## Adèle Hugo

• La Misérable •

À la mort de Victor Hugo, le monde entier fut stupéfait des révélations du testament du poète. Lui qu'on croyait sans famille immédiate, on apprenait qu'il avait une fille, Adèle, et que par surcroît elle vivait recluse dans une maison de soins psychiatriques.

Leslie Smith Dow a retracé l'étrange histoire d'Adèle Hugo d'après son journal intime et la correspondance de sa famille, ainsi que les témoignages de ses contemporains.

2-7600-0271-3, 192 p., 22,95 \$



**éditions d'Acadie**